F 81
+21188
Case
FRC
16188

CONVENTION NATIONALE

MOTION

FAITE

A LA CONVENTION NATIONALE,

Après la pétition des exécuteurs testamentaires de MABLY,

Pour demander, en faveur de ce grand homme, les honneurs du PANTHÉON FRANÇAIS,

Le 22 prairial, an III,

PAR J. DUSAULX,

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Prairial, l'an III.

THE NEWBERRY LIBRARY

PÉTITION

PRÉSENTÉE

A LA CONVENTION NATIONALE,

Le 22 prairial, an III.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Les exécuteurs testamentaires de Mably, ses amis, et les éditeurs de la collection complète de ses ouvrages en quinze volumes *in-8°.*, paroissent devant vous; ils sont accompagnés du citoyen Desbrières, qui vient vous faire hommage du premier exemplaire de cette intéressante et précieuse édition, la seule qui mérite la confiance, et qui vient de sortir de ses presses. Le citoyen Desbrières, dans cette exécution, a moins consulté son intérêt que la gloire de l'auteur.

Quels ouvrages plus dignes de vous être présentés,

et qui intéressent plus la prospérité et la gloire de la nation française !

Vous avez appelé toutes les lumières à votre secours pour remplir avec succès votre honorable mais pénible mission ; vous en avez trouvé une masse dans ses ouvrages où règnent une sage philosophie, une politique éclairée, et la connoissance approfondie du cœur humain.

Mably a vu les peuples traités plutôt comme de vils troupeaux que comme des hommes : il s'est occupé constamment pendant plus de quarante ans à les tirer de cet état avilissant qui avoit éteint le sentiment de leur dignité ; il a écrit pour eux, il leur a appris leurs droits, qu'ils ignoroient ou qu'ils avoient oubliés : il ne leur a jamais caché leurs devoirs, qui en sont inséparables.

Il a dit aux chefs des nations, aux législateurs, aux ministres des États, aux magistrats : Établissez les principes d'un gouvernement régulier ; prenez garde que la présomption, l'imprudence et la précipitation n'y jettent les premières semences de l'anarchie et du despotisme. L'ordre de la nature veut que les peuples soient heureux : ce que vous en exigerez en respect, en obéissance et en tribut, ne doit tourner qu'à leur plus grand avantage. Vous ferez marcher la justice devant vous. Leurs destinées sont dans vos mains ; leur félicité est l'objet important de vos devoirs et celui de leurs vœux ; vous respecterez leur liberté : ce n'est pas de vous qu'ils la tiennent, c'est de la nature ; vous n'en êtes que les gardiens et les défenseurs.

Quelle étoit la récompense que Mably se proposoit dans ses sérieuses méditations et ses constans travaux ? le bonheur du peuple, la portion de lumières dont il a besoin pour le connoître ; son ame grande, généreuse et inaccessible à un vil intérêt, n'étoit pas capable d'en desirer d'autre.

Il en est une digne de lui et de vous : nous venons

vous la demander. Cette récompense est son image dans le monument que vous avez élevé aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie, afin d'en rappeler le souvenir au temps présent et à la postérité. A cette vue les ames s'échauffent, l'émulation naît, et la patrie reconnoissante multiplie les grands hommes.

Une grande nation, célèbre par ses arts, ses sciences, ses lettres et sa langue, qui est devenue celle de l'Europe, a besoin d'employer ce noble moyen pour conserver ses glorieux avantages. Elle s'illustre elle-même quand elle récompense un de ses enfans qui s'est distingué par ses talens, ses vertus et les productions de son génie.

Les titres de Mably à cette gloire sont consignés dans les ouvrages qui vous sont présentés aujourd'hui. Vous connoissez, citoyens représentans, tous ceux qui ont été publiés pendant sa vie; vous connoissez ceux que nous avons publiés depuis sa mort : vous connoîtrez ceux que nous publions en ce jour; vous les trouverez dignes de leur auteur.

Vous savez que les premiers ont servi de flambeau dans la carrière de la révolution; vous y avez vu la sagesse et les vices des constitutions grecque et romaine; vous avez admiré ces principes des lois qui doivent servir de base à la législation, et qui embrassent le bonheur possible de tous les hommes, de tous les lieux et de tous les temps.

Si cette savante et sublime théorie paroît trop au-dessus des moeurs et du caractère des hommes, par les égards et par l'indulgence qui sont dus à la foiblesse et aux passions de la nature humaine, il faut s'en rapprocher le plus qu'il est possible. C'est toujours un surcroît de gloire pour Mably d'avoir montré aux nations le but où elles doivent aspirer, quand même elles ne pourroient pas y atteindre.

Vous savez ce qui est dû d'estime et de reconnoissance au génie bienfaisant de Mably, qui a si bien mérité de la liberté, des lettres, de la philosophie et

de toutes les sociétés politiques ; il est le seul de tous les écrivains qui ont illustré la France, qui ne se soit occupé que du bonheur de la nation.

Votre décret n'ouvre la porte du Panthéon français aux grands hommes qui ont bien mérité de la patrie, que dix ans après leur mort. Il y a plus de dix ans que la mort de Mably, arrivée le 23 avril 1785, excite nos regrets.

Réponse du président.

Mably consacra tous les intans de sa vie à la recherche des moyens capables d'assurer le bonheur des peuples. Il sentit que, pour atteindre le but qu'il se proposoit, il falloit éclairer les hommes et les instruire de leurs droits et de leurs devoirs ; il le fit avec courage et sans flatterie ; il dit la vérité aux nations et aux despotes ; il fit enfin tous ses efforts pour rendre les hommes meilleurs et plus dignes de jouir des bienfaits de la nature.

La Convention nationale, citoyens, reçoit avec reconnoissance l'hommage que vous lui faites d'une nouvelle édition des œuvres de l'écrivain vertueux dont vous eûtes le bonheur d'être les amis. L'homme public et l'homme privé trouveront dans cette précieuse collection la règle de leur conduite, et leur reconnoissance placera Mably au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Vous demandez que les honneurs du Panthéon lui soient décernés ; la Convention nationale délibérera sur cette proposition. Elle vous invite à sa séance.

MOTION

FAITE

A LA CONVENTION NATIONALE,

Le 22 prairial, an 3,

PAR J. DUSAULX,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

Pour obtenir à MABLY *les honneurs du Panthéon français.*

Acer et indomitus libertatisque magister.
JUV.

Je joins mon voeu particulier à celui des deux citoyens recommandables qui réclament en faveur de Mably les honneurs posthumes que vous avez promis aux vertus désormais incorruptibles, et aux grands talens de ceux qui, perfectionnant l'art de gouverner, ont

heureusement influé sur leur siècle. Qui jamais, à cet égard, mérita mieux de son pays et du monde entier que l'auteur de *Phocion*, et de tant d'autres ouvrages non moins utiles, non moins salutaires à toutes les nations? C'est lui qui le premier entreprit le sublime accord de la morale avec la politique; idée grande, et qu'il n'a jamais perdu de vue; aussi nous a-t-il démontré que la politique, dénuée de sa compagne nécessaire, loin d'être une vraie science, n'est plus qu'un art funeste au genre humain.

C'est encore lui, c'est cet homme rare qui, dans le cours de sa longue carrière, n'a pas cessé, même au risque de sa vie, de professer, sous l'ancien régime, les principes les plus sévères de la morale éternelle; principes que vous avez adoptés, et dont la postérité vous bénira.

Qu'il me soit permis d'observer, et mes considérations ne vous paroîtront peut-être pas superflues, que Mably, trop fort, trop vigoureux pour ses futiles contemporains, n'en obtint pas toujours la justice qu'il méritoit. Quelques-uns néanmoins l'admiroient, mais en secret. L'indifférence des uns, le silence des autres, loin de rebuter cette ame stoïque, uniquement éprise du vrai bien, la remontoit, pour ainsi dire, à toute sa hauteur; de sorte que rien ne put le faire dévier ni changer de caractère. D'ailleurs, il connoissoit son siècle, qu'en pouvoit-il attendre? Toujours inflexible quand il s'agissoit des droits de l'homme, quelqu'en fût la couleur et le langage, il exigeoit impérieusement une égale justice, à partir du monarque jusqu'au dernier sujet. Méprisant l'intrigue et les cabales, il ne savoit flatter ni les courtisans ni les dispensateurs de la renommée; aussi ne prétendoit-il pas à leurs suffrages; il faisoit mieux, il s'en passoit. Satisfait du témoignage de sa conscience, il attendoit l'honneur sans le briguer; et le véritable honneur, le seul qui se survive, le vint enfin trouver à son insçu.

Relisez, citoyens-collègues, les beaux manifestes de

Philadelphie secouant le joug de ses tyrans, vous y reconnoîtrez la touche de Mably; vous y verrez, à chaque ligne, qu'il fut en quelque sorte le fondateur de la liberté américaine; et s'il est vrai, comme je n'en doute pas, qu'il nous ait aussi dégoûtés de notre servitude originelle, que ne lui doivent pas et la nation française et toutes les nations?

Vous ne serez pas les derniers, législateurs, à payer cette dette sacrée; du moins si j'en crois l'accueil que vous fîtes naguère à l'un de nous, lorsque, dans un moment d'enthousiasme, ils désignoit Mably au Panthéon français : grand homme, tout le dit à mon cœur, l'heure de l'immortalité va bientôt sonner pour toi!

J'appuie de conscience et de toutes mes forces la pétition des deux respectables exécuteurs testamentaires de Mably, de ces deux savans qui viennent de déposer sur le bureau du président les œuvres complètes de leur digne ami, et aux soins desquels nous devons le bonheur de jouir enfin des pensées les plus secrètes, et de tous les écrits de l'un des plus grands professeurs de la vraie liberté que le monde ait produits.

Je me hâte donc de convertir cette pétition en motion, et je demande qu'elle soit renvoyée à vos trois comités réunis de salut public, de législation et d'instruction publique, pour en faire le rapport dans quatre jours.

DECRET.

La Convention nationale, après avoir entendu la pétition des citoyens exécuteurs testamentaires de Mably, qui viennent faire hommage du premier exemplaire d'une édition complète de ses ouvrages, et sur la motion d'un de ses membres, tendante à faire accorder à Mably les honneurs du Panthéon français, décrète la mention honorable de l'offrande faite de l'ouvrage, le renvoi au comité d'instruction publique pour le placer à la bibliothèque, l'insertion au bulletin de l'adresse, de la réponse du présideni et du discours du représentant Dusaulx,

et le renvoi de sa motion aux trois comités réunis de salut public, de législation et d'instruction publique, pour en faire le rapport dans quatre jours.

NOTICE.

J'ai dit que les contemporains de Mably ne lui avoient pas toujours rendu la justice qu'il méritoit ; mais il en fut dédommagé par les suffrages du reste de l'Europe. Ses écrits, traduits dans toutes les langues, y jouissent toujours du plus grand crédit ; et je ne doute pas que la révolution française, mêlée de tant de succès et de revers, ne les ait de plus en plus consacrés.

Que l'on ne se figure pas néanmoins que, chez nous, il ait constamment prêché dans le désert : s'il n'y a pas fait secte, ce qui répugnoit à l'austérité de ses principes, il n'y a pas manqué du moins d'élèves respectueux et de sincères admirateurs. Je pourrois en donner des preuves éclatantes ; mais je me borne à une espèce de prophétie que je risquai, il y a près de trente ans, dans l'ouvrage intitulé : *De la passion du Jeu, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, page 190. Je préviens que l'on y retrouvera plusieurs idées employées dans ma motion ; mais la citation suivante ne peut intéresser que par son extrême fidélité ; car il est si facile de présager après coup !

« Les grandes sociétés, dégradées par le luxe, ne sont presque plus composées que d'agioteurs, de traitans, de mercadins avides, de gens qui exercent tous les métiers contre le vœu de leurs professions.

» Tout le monde, dans tous les rangs, trafique de tout. La générosité n'est plus guères que sur les lèvres et dans les livres : qu'ai-je dit ? Elle est encore dans le

cœur de quelques vrais patriotes, ardens et courageux, quoique modestes; mais quand ces modernes Phocions, dévorés de l'amour du bien public, s'avisent de réclamer, faute d'ostracisme, ils sont sifflés. Qu'importe! leurs noms n'en subsisteront pas moins, tant qu'il restera quelqu'ombre de vertu sur la terre.

» Vous que j'appelle les derniers magistrats des nations corrompues, généreux écrivains, ne soyez pas surpris de la tiédeur des gouvernemens, de l'ingratitude de vos compatriotes, et sur-tout de l'injustice de vos rivaux : l'indifférence des uns, le dédain et le silence des autres ne sauroient étouffer vos robustes ouvrages.

» Vous connoissiez votre siècle, qu'en pouviez-vous attendre? Toujours inflexibles quand il s'agit des intérêts de l'humanité, vous exigez de la justice depuis le monarque jusqu'au dernier sujet : méprisant l'intrigue et les cabales, vous ne flattez ni les courtisans ni les dispensateurs de la renommée; aussi, ne prétendez-vous pas à leurs suffrages. Vous attendez l'honneur sans le briguer; le véritable honneur, le seul qui se survive, viendra vous trouver. On vous admire, quoiqu'on se taise.

» Mably, Condillac, dignes frères! et vous qui, dans ces derniers temps, voulûtes servir les hommes sans en être connus, ô mes maîtres! vos travaux ne seront pas perdus pour les races futures; vos maximes salutaires seront enfin pratiquées; elles le sont déja. Tournez les yeux vers ces climats que le soleil éclaire en quittant notre horison : vos vœux s'accompliront peut-être dans un autre hémisphère; déja les manifestes de Philadelphie sont empruntés de vos ouvrages. La vertu, négligée dans Argos et dans Mycène, obtint des temples chez les Scythes ».

Je prie le lecteur de vouloir bien avoir égard à la date où cet article fut composé.

Je viens de retrouver dans l'Almanach des Muses, du premier janvier 1795 (vieux style), quelques vers

903

qui m'ont paru dignes d'être rappelés dans la conjoncture actuelle, en l'honneur de Mably : ces vers sont du citoyen A. Ximénez, poëte septuagénaire, et qui n'a jamais eu plus de verve que sur le déclin de son âge.

Mably, sans rhétorique, et non pas sans génie,
N'arma que la raison contre la tyrannie.
Lisant dans l'avenir, il découvrit l'écueil
Où devoit se briser le luxe de l'orgueil :
Il aima l'âpreté des mœurs républicaines,
Se fit contemporain de la vertu d'Athènes :
Plus jaloux qu'effrayé du sort de Phocion,
Il marqua de son sceau la révolution.